

MARIA MONTESSORI

ÉDUCUER

LE POTENTIEL HUMAIN



DESCLÉE DE BROUWER

Éduquer le potentiel humain

Ouvrages de Maria Montessori
chez Desclée de Brouwer

L'Enfant (préface de J.F. Hutin).

De l'enfant à l'adolescent (préface de J.F. Hutin).

Éduquer le potentiel humain.

La découverte de l'enfant. Pédagogie scientifique, tome I.

L'éducation élémentaire. Pédagogie scientifique, tome II.

L'esprit absorbant de l'enfant.

La formation de l'homme (préface de Renilde Montessori).

L'éducation et la paix (préface de Pierre Calame).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

2

Comment utiliser l'imagination

L'enfant de six ans qui sort d'une maison des enfants – pour lequel ce lieu a été notamment conçu – présente déjà un certain nombre d'intérêts culturels, montre une grande passion pour l'ordre et va jusqu'à aimer les mathématiques, grand écueil de la scolarité de bon nombre d'élèves. De plus, son esprit est capable de maîtriser des gestes minutieux et de les dicter à ses mains. En effet, les activités de manipulation du matériel exécutées dans les premières maisons des enfants ont été si largement applaudies, que nos expériences scientifiques ont été adoptées aussi par de très nombreuses écoles qui pratiquent par ailleurs des méthodes d'enseignement très différentes. Dans cette phase plus avancée, nous continuons à proposer aux enfants d'apprendre à travers le travail de la main, notamment dans les domaines de la mécanique et de la physique. Par exemple, nous leur apprenons les lois de la pression et de la tension en les invitant à construire un arc dont les pierres seront disposées de telle sorte que l'arc tiendra sans ciment. En construisant ponts, avions et chemins de fer (dont il faudra calculer la courbure) au cours de leurs activités scolaires courantes, les enfants se familiarisent avec la statique et la dynamique. Il va sans dire que notre méthode nécessite d'être appliquée dans de bonnes conditions et avec tout l'équipement nécessaire. À chaque fois que cela s'avère possible, des supports mécaniques en relation avec certains aspects de la vie quotidienne sont proposés aux enfants, de manière que ces derniers se préparent à vivre dans une civilisation entièrement fondée sur le travail des machines.

Séduites par cette partie de notre méthode, certaines écoles modernes, notamment aux États-Unis, en sont arrivées à proposer aux enfants, au cours de cette phase de leur développement intellectuel, de travailler exclusivement avec des machines spécialement conçues pour développer leur intelligence. Avec les machines, dans ces écoles est entré aussi un vent de liberté, car les enfants sont libres de choisir leur propre « travail », et sur ce point c'est une bonne chose. Par ailleurs, toutefois, tout ce qui ne peut pas être appris par ces moyens mécaniques est exclu de l'enseignement et considéré comme partie négligeable ou insignifiante. Il en va ainsi pour les mathématiques et autres matières abstraites que l'on estime dépasser les capacités de compréhension de l'enfant à travers une activité spontanée. Ces écoles fondées sur le travail pratique s'opposent à ce que l'on appelle les écoles « traditionnelles » où les matières théoriques sont enseignées par l'apprentissage de notions à retenir par cœur. En ce qui nous concerne, nous sommes en désaccord avec les unes comme avec les autres.

La personnalité est une et indivisible, et toutes les attitudes de l'esprit dépendent d'un seul et unique centre. C'est le secret que l'enfant lui-même nous a révélé en réussissant dans des domaines – y compris intellectuel et théorique – qui dépassaient souvent nos rêves et nos attentes, à condition que l'on ait permis à ses mains de travailler en parallèle avec son intelligence. Nous avons constaté que les enfants montrent un grand intérêt pour les matières abstraites quand ils y arrivent à travers une activité de la main. Ils avancent alors dans des domaines de la connaissance qui jusque-là étaient considérés hors de portée pour des enfants de leur âge, la grammaire et les mathématiques par exemple. Je me demande parfois comment a pu se former la théorie selon laquelle pour bien travailler de ses mains il faut avoir un esprit inculte et réciproquement qu'à un esprit cultivé

correspond forcément la maladresse manuelle ! Doit-on en déduire qu'un homme doit être « classé » comme un travailleur de l'esprit *ou* comme un travailleur manuel, et de ce fait ne jamais pouvoir s'exprimer dans la plénitude de sa personnalité ? Comment peut-on imaginer qu'un développement unilatéral soit bénéfique pour la personnalité tout entière ? Aujourd'hui, lors de certains congrès, d'illustres personnages ayant consacré leur vie entière à la cause de l'éducation, s'entretiennent avec gravité sur ce qui serait préférable de la méthode pratique ou de la discipline intellectuelle. Dans notre expérience, les enfants eux-mêmes nous ont révélé que la discipline est le résultat exclusif d'un développement complet où l'activité intellectuelle est supportée par le travail de la main. Permettez aux deux de bien fonctionner ensemble et vous obtiendrez la discipline, pas autrement ! Les tribus, les groupes, les nations sont le résultat de ce type de discipline et d'association spontanées. La seule question qu'il faut se poser est celle du développement humain dans sa totalité ; lorsque l'on y parvient – quel que soit le cas de figure, qu'il s'agisse d'un enfant ou d'une nation – le reste suit spontanément de manière harmonieuse.

Persuadés, donc, que la personnalité tout entière de l'enfant doit être développée en commençant par trouver son centre dans l'idée cosmique, nous en arrivons à la question de savoir quand et comment cette idée doit être présentée. Les enfants les plus petits nous ont appris l'efficacité de l'approche indirecte, par exemple en nous adressant en leur présence à des enfants plus âgés (dans nos écoles, les âges sont mélangés dans une certaine mesure). Lorsque nous essayons d'expliquer quelque chose à leurs aînés, les petits se pressent autour du groupe, animés par un vif intérêt. Un intérêt qui, chez des enfants de six ans, s'est manifesté de manière particulièrement marquée autour d'un tableau illustrant les dimensions relatives du soleil et de la terre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déjà vu de quelle manière tout être vivant porte en lui une tendance à l'activité qui se conjugue avec sa capacité de percevoir des impressions et de les mémoriser. Ces forces – comme nous l'enseigne la psychologie – bâtissent quelque chose de nouveau pour l'esprit et constituent, en leur qualité d'énergies fondamentales, les forces de vie les plus importantes. L'impulsion à l'activité entraîne l'expérience, sachant que les résultats de celle-ci seront retenus par l'organisme grâce à l'activité du cerveau. Chez les hommes comme chez les animaux, « mnémé » et *hormè* travaillent dans leurs domaines spécifiques, physique et intellectuel respectivement ; l'être vivant, tout en travaillant à sa propre conservation, est conduit par ses activités à se perfectionner au fil des expériences. Ce processus de perfectionnement constitue ce que l'on appelle l'évolution.

Tout comme la fourrure de l'animal croît et change avec la croissance de l'animal, au même titre que les plumes de l'oiseau deviennent plus belles par leurs formes et couleurs au fur et à mesure que l'animal atteint sa maturité, de la même manière la vie subit des changements en fonction de l'évolution de la terre. Sans que le but de la vie coïncide avec l'aspiration à la perfection en elle-même, en tant que partie prenante de la création, la vie joue son rôle dans la transformation du monde, sachant que ses changements sont davantage en relation avec les exigences de la terre qu'avec une tendance abstraite vers un perfectionnement individuel.

La vie est un agent cosmique. Comment présenter cette vérité à l'enfant de manière à frapper son imagination ? Souvent l'enfant est d'abord frappé par le gigantisme des dimensions et dans ce sens il est facile de le fasciner en lui présentant la fabuleuse diffusion et les aspects grandioses de la vie sur terre, dès qu'il est en mesure de comprendre les chiffres. Pour

commencer, on peut lui communiquer ceux de la population humaine dans chaque pays, des chiffres relativement faciles à obtenir. Ensuite, l'on peut aborder la vie dans les profondeurs des océans, laquelle vie – par le nombre incommensurable de ses habitants – n'est purement et simplement pas chiffrable. Commençons par les baleines, ces impressionnants géants des mers qui en toute logique, au vu de leur taille, sont bien moins nombreuses que de plus petites créatures. Les baleines, donc, qui vivent en bancs dans les mers du Nord, à la saison froide migrent vers des régions plus tempérées du globe où elles rejoignent d'autres groupes d'animaux comme les cachalots qui arrivent de l'Antarctique. Les animaux de ces bancs se comptent alors non pas par centaines, mais par centaines de milliers. À partir de cette image, on commence à se faire une idée de l'immensité du monde vivant dans les océans, sachant que celui-ci comprend une multitude de bancs de poissons et d'animaux de plus petite taille. Les chiffres vont nous aider à mieux percevoir ce tableau fantastique, et si ces chiffres ne peuvent pas être exacts, nous pouvons au moins évoquer l'étendue des zones de mer couvertes de poissons lorsqu'en certaines saisons ceux-ci sont repoussés à la surface de l'eau. Il est connu qu'à ces époques, les poissons peuvent couvrir des aires qui s'étendent sur quatrevingts à cent kilomètres carrés environ, sans oublier que ce phénomène est le fait des quelques spécimens seulement qui remontent à la surface, dérangés par un événement quelconque survenu au fond de l'océan. Plus tard, quand nous découvrirons que dans des régions relativement petites sont nécessaires jusqu'à dix mille bateaux pour rapporter le produit annuel de la pêche, ou encore que dans la seule Europe la vente d'une seule espèce de poisson, le merlan, s'élève à quarante millions d'unités par an, nous commencerons alors à nous faire une petite idée des dimensions impressionnantes de la vie

sousmarine. Continuons en observant le mode de reproduction de ces animaux : le hareng dépose environ soixante-dix mille œufs à la fois, tandis que le merlan en dépose un million deux fois par an, généralement pendant dix ans.

Sachant que les enfants adorent travailler sur ces chiffres impressionnants, on pourra ensuite poursuivre en leur disant que les poissons appartiennent à ce que l'on peut appeler l'« aristocratie » de la vie sous-marine et que les espèces inférieures sont encore plus prolifiques, au point même que les chiffres les plus insensés ne sauraient en rendre compte. Nous savons aussi que les méduses remontent à la surface si nombreuses parfois, que le plus rapide des paquebots peut employer jusqu'à trois jours pour traverser la zone qu'elles occupent. Ces énormes bancs de méduses se nourrissent de créatures bien plus petites et nombreuses qu'elles attrapent avec leurs tentacules, et qui semblent être d'un nombre infini. Songez seulement au nombre incalculable de ces animaux microscopiques qui aux tropiques éclairent des kilomètres et des kilomètres de mer en rivalisant avec les étoiles des nuits les plus claires. Au microscope, en une seule goutte d'eau, l'on distingue des centaines de minuscules êtres vivants : quel pourrait donc bien être leur nombre dans l'immensité de l'océan ? Il a été calculé que l'une des plus petites de ces créatures marines peut produire un million d'individus identiques à elle-même en un laps de temps de dix jours ; il s'ensuit qu'au bout de vingt jours le nombre d'individus s'élève à un million de millions, tous nés d'une créature microscopique, ce qui fait aussi un million puissance trois au bout d'un mois !

Les chercheurs ont fait des découvertes analogues concernant la vie animale et végétale sur terre. En Afrique centrale, le grand explorateur Livingstone calcula que l'un des troupeaux d'antilopes qu'il avait eu l'occasion d'observer devait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Toutefois, ces nouvelles recrues devaient être équipées convenablement pour la tâche qu'elles s'étaient choisie ; le soleil, le dieu puissant qu'elles adoraient, leur fit cadeau d'une merveilleuse couleur verte, la chlorophylle, qui leur aurait permis de dévorer le gaz carbonique présent dans l'air, en libérant l'oxygène. La végétation se répandit partout, l'air s'en trouva purifié et vint le moment où le monde fut enfin prêt à accueillir la vie animale pour qu'elle commence, elle aussi, son ascension dans l'évolution et qu'elle prenne son élan vers le perfectionnement et l'efficacité de ses prestations.

On estime la durée de l'évolution de la végétation sur la terre à environ trois cents millions d'années ; des algues aux mousses et aux lichens, en passant par les fougères et en allant vers des formes de plus en plus complexes, toujours plus fortes et belles. La végétation a vécu avec joie son aventure : elle a conquis la terre en aspirant au ciel, tout en agrippant le sol de ses racines robustes pour soutenir des colonnes majestueuses, surmontées de branches entrelacées et de feuilles nombreuses qui ouvraient au soleil autant de « bouches » affamées de gaz carbonique. Le fait même de vivre et de grandir en se perfectionnant, permet aux plantes d'accomplir leur devoir cosmique ; elles le font à nouveau après leur mort, car la végétation morte se transforme dans les réserves inépuisables du charbon de la terre. Qu'aurait-il pu faire, l'homme moderne, sans ce charbon mis en réserve à son intention ?

La vie végétale domina la terre de longs siècles durant ; les insectes étaient les seuls animaux, ils rampaient ou ils volaient et atteignaient parfois des dimensions impressionnantes. La terre était boueuse et chaude, et les saisons n'existaient pas encore car l'axe terrestre n'était pas incliné sur le plan de son orbite autour du soleil comme il l'est actuellement. Dans certaines régions, le sol s'enfonçait lentement, comme il le fait encore de

nos jours. Sèches autrefois, les forêts devenaient marécageuses et l'eau des rivières filtrait entre les racines des arbres, s'en trouvant freinée dans son écoulement. Le long des côtes, se construisaient ainsi des bastions de détritiques qui par sédimentation recouvraient les vieilles racines et faisaient s'élever le niveau des terres par couches successives. Dans certaines régions du monde ont été découvertes des centaines de forêts ensevelies les unes par-dessus les autres, ce qui est significatif de la durée considérable de cette période d'enfoncement. Ensevelie, la végétation fermentait en émettant des gaz et en se transformant en tourbe dans un premier temps, comme les tourbières d'Irlande et des Pays-Bas. Soumise à une pression ultérieure, la tourbe se transformait en lignite, puis en houille anthracite et enfin en ce charbon fossile qui allait fournir la force motrice de notre civilisation industrielle. Dans l'un des gisements des États-Unis, le charbon se dispose en couches de douze mètres d'épaisseur, sur une surface de plus de trois cents kilomètres carrés. La totalité de ce précieux charbon fut donnée à la terre pendant le carbonifère, suite à l'enfoncement de vastes régions couvertes de forêts. Les zones arctiques, comme la Sibérie ou l'Alaska, sont entièrement faites de charbon, ce qui nous révèle qu'autrefois elles connurent des forêts nombreuses et un climat tropical.

Les ferrobactéries furent d'autres humbles ouvriers du laboratoire de la terre : elles construisaient leur coquille avec le fer que l'eau portait en solution des profondeurs de la terre, puis en mourant laissaient leurs restes parmi les formes végétales en putréfaction. Là où se trouvent de l'eau stagnante et des matières en fermentation, on notera des traits marron indiquant la présence du microbe de la rouille qui travaille encore aujourd'hui comme à l'époque où se constituaient les grandes réserves de fer à côté de celles de charbon : une véritable manne

pour l'industrie moderne ! Ces mêmes bactéries produisaient aussi une substance huileuse qui au fil des années a donné le pétrole.

Sans exagération aucune, nous pouvons affirmer que les richesses et les performances de l'industrie moderne, nous les devons à ces plantes et à ces animaux qui en vivant et en mourant dans les mers comme sur la terre les ont accumulées pour nous, pour que nous aussi puissions vivre, respirer et travailler, en observant le précepte divin qui dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre... »

Dans notre histoire de la création, une époque s'achève ; son dernier chapitre relate l'invasion de la terre par la végétation colonisatrice. La nature guida les plantes dans leur aventure pour que l'effort prodigieux à accomplir soit couronné de succès et pour qu'à leur mort elles soient ensevelies sous terre et transformées en charbon. Devons-nous en conclure que la nature est cruelle dans sa mise en œuvre du Plan cosmique ? Pas du tout ! En confiant à chacun une tâche essentielle dans l'économie générale de la création, la nature assortit cette même tâche de la satisfaction d'un désir profond, en en faisant ainsi une joie et jamais un sacrifice pénible. Seule la vie peut affirmer : « La liberté véritable consiste à se mettre à mon service ! » Le travail comme expression cosmique est une joie et un besoin vital ; s'en dispenser signifie disparaître. C'est le destin qui nous a été réservé par le péché originel de la désobéissance.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les premiers hommes

Avec l'homme, quelque chose de nouveau pénétra dans le monde, une énergie vitale d'ordre psychique différente de toutes celles qui avaient existé jusque-là. Dès le début, l'homme se servit d'outils comme aucun autre animal ne l'avait fait auparavant, bien que certains d'entre eux fussent capables de saisir et de soulever des objets. Le premier homme dont a été retrouvée la trace date du paléolithique, période ainsi appelée en raison des outils que celui-ci taillait dans la pierre. Bien que ses restes soient très rares, sa présence a été prouvée par la découverte de ses outils, silex aiguisés et polis. Il est tout à fait significatif que l'homme ait laissé derrière lui le produit de ses mains et la trace de son intelligence créative, plutôt que des restes corporels parmi tant d'autres animaux : il s'agit là en effet de la caractéristique fondamentale de cette nouvelle énergie cosmique. Des outils les plus rudimentaires, l'homme passa rapidement aux armes et aux instruments plus élaborés en allant jusqu'à quelques tentatives de décoration avec les premières figurines gravées dans les rochers.

On distingue deux périodes du paléolithique (N.d.T.) : le paléolithique inférieur, caractérisé par des outils de pierre rudimentaires, et le paléolithique supérieur, caractérisé par des outils en pierre plus élaborés, au cours duquel les traces de l'existence de l'homme se font plus nombreuses et fréquentes. La période dite inférieure est aussi connue sous le nom de chelléen ; selon les études les plus récentes en ethnographie, on dénombre encore de nos jours au moins une vingtaine de

peuplades qui en sont restées à ce stade de la civilisation, tout en étant sous la domination de civilisations supérieures. Sorte de témoignage vivant de ce passé lointain – conjointement aux traces trouvées par les géologues et les archéologues, et avec les traditions transmises par les documents écrits dans les cinq mille dernières années – ces peuplades nous permettent d’assister, comme dans un film, à l’évolution de la vie de l’homme.

Après la première, toutes les civilisations qui se sont succédé ont accéléré le rythme, poussées par des besoins nouveaux et impérieux. Sans que le but principal ait été celui de rendre la vie de l’individu plus facile ou plus heureuse, l’environnement, à chacune des étapes qui se succédaient, exigeait de l’homme de meilleures prestations. Par conséquent, les hommes étaient contraints d’évoluer en même temps que leur environnement et en fonction de celui-ci. Même dans les civilisations les plus évoluées, l’immobilisme a toujours conduit à la stagnation et à la mort.

L’homme est relativement faible et dispose d’une peau nue ; il est désarmé et en net désavantage physique par rapport à de nombreux autres mammifères. Pour compenser, il est doté d’une intelligence supérieure, car il est appelé à réaliser une œuvre primordiale dans la création, comme aucune autre forme de vie évoluée. L’intelligence est sa nouvelle arme.

Regardez-le bouger parmi les fauves armés de griffes et de dents qui peuvent le déchiqueter, désarmé même face à la chaîne de montagnes qui lui barre la route de ses aventures et de ses entreprises, contraint de jalouser les ailes de l’oiseau qui lui permettent de voler et l’aptitude à la nage du poisson. Sa nature ne lui permet pas de voler ni de nager, ni encore de mettre en pièces ses ennemis ou de les fuir très rapidement. Pourtant, au vu des faits, la nouvelle arme se révèle supérieure à toutes les autres et avec le temps l’homme s’affirme dans tous les

domaines, non pas grâce à la force de ses jambes ou de ses bras, mais grâce à son cerveau et à son imagination créative notamment ! L'homme est le plus important des agents de la création de Dieu et il n'est pas arrivé sur terre seulement pour en être le seigneur et en jouir, pour s'enorgueillir de cela et s'en vanter comme un idiot. L'homme qui se glorifie de sa supériorité ou de celle de sa race, ne le fera jamais longtemps ; cet homme-là est destiné à tomber en disgrâce, laissant derrière lui la mort et la destruction comme l'histoire nous l'a montré dans de nombreux exemples. Les humbles sont les hommes les plus grands ! Toutefois, il y a aussi de quoi être légitimement fiers et heureux que l'homme ait transformé le monde au fil des siècles, en dépassant toutes les inventions de la nature. L'homme – qui à son arrivée trouva des conditions de vie bien plus difficiles que celles imaginées par Defoe pour le Robinson de son roman – a bâti la civilisation.

L'histoire de la terre a connu trois périodes glaciaires avec des intervalles entre les unes et les autres ; la première et la seconde ont été les plus longues et aussi celles qui se sont étendues le plus au sud de la planète. Les chaînes montagneuses de l'Himalaya et des Alpes se sont formées relativement peu de temps avant l'arrivée de l'homme, tandis que de l'inondation d'immenses étendues de terre est né l'océan Pacifique. Des régions jadis limitrophes ont été séparées, pendant que l'Angleterre et l'Irlande étaient « mises au congélateur » et le Sahara était une région fertile et accueillante.

Au cours de la troisième période glaciaire, la terre fut à nouveau couverte de glaces, sachant toutefois que celles-ci s'étendirent moins au Sud. Entre les Alpes et le Caucase se créa un « couloir » de terres au climat tempéré où l'homme pouvait vivre. Les glaciers ont fondus vers 18000 avant J.-C. en déversant une telle quantité d'eau dans la mer que cela provoqua

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les premières grandes civilisations

Cela fait relativement peu de temps que la recherche historique s'aide des connaissances scientifiques ; parmi les premières conséquences de cette collaboration, les dates supposées des premières formes d'organisation sociale ont dû être reculées sans pour l'instant pouvoir être fixées précisément. Il est surprenant de voir à quel point l'humanité semble avoir eu, depuis toujours, des centres de civilisation relativement évolués, quelle que soit l'époque étudiée et pour barbares qu'aient été la plupart de ses habitants. Les chercheurs sont aujourd'hui contraints de reconnaître un fondement de vérité à de nombreux mythes et traditions, jusque-là considérés sans valeur.

La révision de la chronologie a été particulièrement importante en ce qui concerne les traditions orientales. Ces dernières années, en effet, il était courant de considérer la civilisation comme un produit purement occidental et seulement vaguement en relation avec des centres ancestraux implantés en Orient. Pourtant, les grands savants indiens ont toujours soutenu que leurs documents écrits et leurs ouvrages philosophiques étaient bien plus anciens que les nôtres. Le plus souvent, de telles affirmations se heurtaient à l'incrédulité dédaigneuse des chercheurs occidentaux ; aujourd'hui, elles ont trouvé suffisamment de confirmations pour contraindre l'Occident à regarder ces œuvres avec respect, si ce n'est à les accepter sans réticences. Une chose est sûre : un certain nombre de civilisations très évoluées ont fleuri en Asie bien avant qu'en Europe et en Égypte, sachant que les unes comme les autres sont

issues d'une civilisation encore plus ancienne qui avait vu le jour sur un continent aujourd'hui disparu.

Les chapitres précédents ont montré à quel point la terre a subi des transformations fréquentes grâce à l'action de ses agents naturels, selon un plan préétabli. Il y a de cela soixante-quinze mille ans environ, l'une de ces transformations provoqua de terribles inondations en submergeant un continent entier sous les eaux de l'océan Atlantique. De ce continent appelé Atlantide, seule une île du nom de Poséidonis resta, mais elle fut engloutie à son tour au X^e millénaire avant J.-C., comme le relate Solon – l'un des Sept Sages de la Grèce antique – qui le tenait des grands prêtres égyptiens. Ces cataclysmes qui eurent pour effet de changer si radicalement la face du monde occidental, changèrent tout aussi radicalement l'Asie en provoquant l'engloutissement d'une grande partie de l'ancienne Lanka, au sud de l'Inde, et en élevant le niveau de l'Himalaya et du grand plateau central asiatique. Mais contrairement à ce qui était arrivé en Atlantide, en Asie la vie demeura et ses civilisations fleurirent merveilleusement, alimentées par des vagues successives d'émigrants venus d'Atlantide : ceux-ci auraient pu fuir leur continent à la suite d'oracles et autres avertissements de leurs prêtres, ou bien plus simplement migrer dans l'un des courants colonisateurs habituels. La tradition décrit la population d'Atlantide comme aventurière et colonisatrice, ayant fondé un empire riche et puissant. Leur civilisation survécut longtemps en Égypte et au Pérou, mais aussi dans de nombreuses régions d'Asie, où elle s'est toujours nettement distinguée de la plus tardive civilisation aryenne.

En Europe, dès que les grandes plaines marécageuses se furent asséchées, des vagues successives de populations arrivèrent d'Asie pour les occuper, certaines en passant par le

Caucase et les côtes de la Méditerranée, d'autres en choisissant une route plus au nord. Ces peuplades semblaient contraintes de quitter leurs terres natales – où elles avaient vu le jour environ vingt mille ans avant J.-C. – vraisemblablement en raison d'une très grande sécheresse qui y rendait la vie de plus en plus difficile ; on pense, en effet, que c'est dans les régions en question que par la suite se forma le désert de Gobi. Ceux qui n'avaient pas choisi d'aller en Europe ou en Afrique, descendirent vers le sud, en Perse et en Inde, en faisant de ces terres l'Aryavarta, au fur et à mesure qu'ils pénétraient et gagnaient les États atlantides en soumettant des populations désormais corrompues par une civilisation trop raffinée : les Raksasa des fables indiennes anciennes.

L'Inde devint ainsi la plaque tournante des civilisations, des plus anciennes aux plus récentes, mais aussi un lieu de conflits pour ces civilisations profondément différentes. L'Inde, toutefois, finit par atteindre une très grande tolérance au sein d'une structure sociale unie, grâce à l'action de ses chefs, de ses saints et de ses philosophes. Les érudits ne s'accordent pas encore tout à fait sur l'époque exacte à laquelle le divin Krishna conduisit le char d'Arjuna sur le champ de Kuruksetra, ni sur celle où le magnifique roi Rāma se battit contre Rāvana pour libérer sa belle épouse Sîtâ ; toutefois, rares sont ceux qui nient encore le fondement historique de ces événements.

Nous disposons en revanche de renseignements plus précis sur la vie du Bouddha – le noble Gautama, dont les disciples constituent aujourd'hui une des plus grandes religions du monde – comme aussi au sujet des philosophes hindous Sri Sankarâchârya et Sri Ramanujâchârya qui conduisirent la civilisation indienne à un niveau de spiritualité inégalée. Isolée pendant longtemps, privée des échanges bénéfiques avec les autres populations aryennes, au cours des derniers siècles, l'Inde

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

centre de civilisation. Surnommée « étoile des mers », Crète fut le point de départ d'où commença à se répandre en Occident une civilisation nouvelle, différente de celles d'Égypte et d'Asie. Les marchands crétois commerçaient avec l'Espagne, ce qui explique pourquoi, encore de nos jours, certaines danseuses espagnoles portent des costumes qui s'inspirent de la Crète de Minos, datant d'avant l'an 1500 avant J.-C qui vit la destruction du palais labyrinthique du roi. Récemment, les fouilles de Sir Arthur Evans ont permis de retrouver le somptueux palais de Crète qui abritait en son sein des commerces de toute sorte et ressemblait à un véritable labyrinthe. Selon les traces retrouvées, le palais semble avoir été abandonné soudainement pendant que des agresseurs détruisaient le reste de la ville. Selon certaines sources, les Crétois auraient migré en Toscane en apportant avec eux les arts qui plus tard auraient fait la gloire de cette région de l'Italie.

Quant à la ville de Troie, elle a été découverte par l'archéologue allemand Heinrich Schliemann. Au début des fouilles, celui-ci fut surpris de constater que la ville ne correspondait pas à la description de l'*Iliade*, mais par la suite il découvrit que pas moins de neuf couches de villes étaient ensevelies les unes par-dessus les autres et que l'une d'entre elles était exactement telle qu'Homère l'avait décrite.

Ce furent les descendants de ces Grecs qui, au Ve siècle avant J.-C., provoquèrent la colère de Darius, et notamment les habitants d'Athènes, l'une des villes États indépendantes de l'Hellade. Le moment venu, le roi nomma l'un de ses meilleurs généraux pour conduire l'expédition punitive qui devait assujettir Athènes et ramener à Persépolis ses chefs en captivité. Mais l'issue de l'expédition ne fut pas celle que Darius espérait et le résultat infligea un coup encore plus dur à la fierté persane, car l'impossible se produisit : la petite souris eut le meilleur sur

l'éléphant ! Outré, le roi était prêt à aller personnellement venger l'affront, mais une mort soudaine l'en empêcha et son fils Xerxès était loin d'avoir sa même stature de chef militaire. Pourtant, Xerxès apprêta une armée de deux cent mille hommes pour battre les cinq mille de la ville d'Athènes, et envoya une flotte extraordinaire par sa beauté et par sa puissance. Il commanda la construction d'un pont de bateaux sur l'Hellespont pour que ses soldats puissent « traverser à sec » et se fit installer un trône sur les hauteurs pour assister en direct au triomphe de son armée.

Athènes courait un grand danger et s'adressa aux autres États de la Grèce pour qu'ils l'aident à sauver leur patrie commune et leur liberté. Sparte envoya trois cents hommes défendre le défilé des Thermopyles : trois jours durant, ses vaillants soldats résistèrent à l'armée persane, mais un seul parmi eux rentra à Sparte vivant. Puis, les Persans firent irruption dans la ville d'Athènes pour la mettre à feu et à sang. Ce fut pourtant une victoire stérile, car les chefs athéniens avaient abandonné la ville pour jouer entièrement leur défense sur leurs navires. Dans le golfe étroit d'Athènes, les grosses embarcations persanes étaient en net désavantage et Xerxès subit l'humiliation de voir sa superbe flotte essuyer une dure défaite dans la bataille de Salamine et finir par s'enfuir dans le désordre.

Entre Grecs et Persans, la guerre devait se poursuivre encore de nombreuses années avec des issues diverses, car les Athéniens ne furent pas toujours aussi héroïques, et les Grecs ne surent renforcer dans la paix les liens qui les avaient unis à l'heure du danger. Quoi qu'il en soit, la flamme de la vie était entre leurs mains et leur civilisation allait progresser, pendant que celle des Persans déclinait inexorablement. Deux siècles plus tard, les Grecs auraient fini par envahir l'empire persan et

par mettre à feu et à sang à leur tour la ville de Persépolis. Le flambeau de la civilisation était passé d'Asie en Europe.

Les Grecs montraient un nouvel idéal politique, celui de la liberté. Ils considéraient comme une aberration qu'un seul homme tienne les rênes d'un pays et que tous les autres lui obéissent. Les lois devaient être pensées dans le consensus général pour être respectées par tout le monde. Chaque citoyen grec était fort du respect qu'il avait pour lui-même : unis, ils devenaient invincibles, contrairement aux soldats de l'armée persane qui étaient tous enrôlés de force parmi les peuples assujettis. Les Grecs se distinguaient aussi par leur intelligence et par leur amour pour les arts, les lettres et le théâtre. Ils attribuaient une grande importance à l'esthétique et à la santé du corps, et avaient coutume d'organiser des jeux gymniques.

(N.d.T.) L'actuel détroit des Dardanelles.

(N.d.T.) Odusseus, en grec.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contrôler cela par des méthodes rigides et répressives. Il y a là une contradiction pure et simple : il est impossible de développer un aspect donné tout en le réprimant. Malheureusement, les personnes qui se bercent dans leurs illusions sont aussi dépourvues du moindre sens logique ; ainsi, dans leur travail à l'école, ces enseignants s'attachent à appliquer leurs contradictions, à commencer par la chose la plus facile : ils répriment, ils ordonnent et ils détruisent. Détruire est quelque chose de simple et de rapide, qu'il s'agisse d'une structure simple ou complexe : c'est à la portée de n'importe qui. En revanche, qu'il est difficile de construire !

L'enseignant d'autrefois avait inconsciemment l'habitude de dresser en modèle ses propres vertus. Il était parfait, autrement dit il était persuadé de savoir toujours ce qu'il fallait et ce qu'il ne fallait pas faire. Il avait face à lui des êtres vides à remplir de notions et à modeler à sa propre image... avec l'aide de Dieu ! Ces êtres – qui avaient au fond d'eux-mêmes un créateur bien plus grand – se voyaient contraints de ressembler à leur enseignant, déterminé qu'il était à les modeler selon son propre idéal de « bonté » et à les punir s'ils désobéissaient. Un tel enseignant n'est même pas un tyran, car pour l'être il faut de l'intelligence, comme l'histoire nous l'enseigne. Loin d'être quelque chose de mécanique, l'obéissance est une force naturelle de cohésion sociale, intimement liée à la volonté : elle est même, carrément, la sublimation de celle-ci. Pour surprenante qu'elle soit, cette affirmation n'en est pas moins véridique. La meilleure forme d'obéissance se traduit par une sublimation de la volonté de l'individu, une qualité de l'âme humaine sans laquelle la société ne pourrait pas exister. Toutefois, une obéissance dépourvue d'un contrôle personnel efficace, au même titre qu'une obéissance qui ne serait pas le fruit d'une volonté consciente et exercée, peut conduire des

peuples entiers à la ruine.

En renonçant à sa force et à son autorité, l'enseignant comprend aussitôt combien de choses cette perte lui fait gagner. Il acquiert la patience du scientifique, une patience qui se manifeste par un intérêt passionné pour ce qui lui est donné d'observer. Les hommes de science aussi renoncent à des choses généralement considérées comme attractives, sans pour autant le regretter. Rappelons à ce propos l'exemple de Marie Curie qui n'éprouvait que de la contrariété quand une institution interrompait son travail sur le radium pour lui remettre un titre honorifique ! Thomas Edison, l'un des premiers amis de la méthode Montessori, se lassa vite des réceptions mondaines auxquelles le conduisait son élégante femme, car son cœur restait dans son laboratoire. En rentrant un jour chez lui, il enleva sa cravate et son habit, les roula en boule et les jeta par la fenêtre en disant : « Voilà ce que je fais de ton mondain de mari ! » Puis, il reprit sa vieille blouse de travail et ses pantoufles. Des personnes dans son genre ne vivent pas comme un sacrifice de renoncer à ces joies mineures car cela laisse place à des joies bien plus grandes. En réalité, Thomas Edison faisait ce qu'il aimait le plus, car il avait acquis un intérêt si grand pour son sujet que son travail en était transformé et ennobli. L'enseignant qui atteint ce niveau d'intérêt subit une transformation similaire et rallie la catégorie heureuse des gens qui ont trouvé leur voie dans la vie. Comme les hommes de science, ils pénètrent alors les secrets de la vie et loin de garder pour eux les récompenses qu'ils en reçoivent, ils les partagent avec l'humanité tout entière.

TABLE

Préface

Avant-propos

Introduction

1. L'enfant de six ans face au Plan cosmique
2. Comment utiliser l'imagination
3. La nouvelle psychologie de l'inconscient
4. L'univers présenté à l'imagination de l'enfant
5. Le drame de l'océan.
6. Comment la terre mère a été créée
7. La guerre de titans des origines
8. Le crétacé
9. La nouvelle fatigue de la terre
10. Les premiers hommes
11. Nomades contre sédentaires
12. L'homme qui crée et qui découvre
13. Les premières grandes civilisations
14. L'Égypte à travers les âges
15. La vie à Babylone et ses relations avec Tyr
16. Dignité et impudence
17. L'esprit hellénique créateur de l'Europe
18. L'homme, où va-t-il ?

Conclusion

Achevé d'imprimer par
LA MANUFACTURE,

en janvier 2016,

N° imprimeur : XXX

Dépôt légal : janvier 2016

Imprimé en France